

LE PERE TOM. (1)

CHAPITRE XV.

LE NOUVEAU MAITRE DE TOM. (Suite)

C'est une grande erreur que de supposer qu'une femme sans cœur se montrera de composition facile en matière d'affection. Elle exige l'amour en créancière impitoyable ; moins elle est aimable, plus elle veut être aimée. Elle est aussi jalouse qu'égoïste. Saint-Clare était galant auprès des dames ; il leur prodiguait par habitude des attentions délicates. Sa sultane s'en formalisa. Il y eut des pleurs, des bouderies, des orages, des accès de colère. Saint-Clare, qui avait un bon caractère, essaya de calmer sa femme par des flatteries ou par des présents ; et quand elle devint mère, il éprouva momentanément pour elle une sorte de tendresse.

La mère de Saint-Clare avait été remarquable par la pureté de son cœur et l'élevation de ses idées. Il espéra qu'elle revivrait dans sa petite-fille, à laquelle il donna le nom qu'elle avait porté. Le dévouement qu'il témoigna à la petite Evangéline excita le mécontentement de sa femme. Elle semblait croire que la tendresse accordée à l'enfant était ravie à la mère. Depuis la naissance de cette fille, sa santé déclina sensiblement : l'inaction constante de l'esprit et du corps, l'ennui, la mauvaise humeur, l'état valétudinaire qui suit la parturition transformèrent promptement la jeune belle en une femme jeune et fanée, assaillie d'une multitude de maladies imaginaires, et disposée à se regarder comme la plus misérable des créatures humaines. Elle se plaignit de toutes sortes de maux, et surtout de la migraine, qui la prenait régulièrement au moins trois fois par semaine. Alors elle gardait la chambre, et tous les soins du ménage retombaient exclusivement à la charge des domestiques. La maison de Saint-Clare était mal tenue et peu agréable. Sa fille unique, excessivement délicate, pouvait être victime de l'incapacité d'une mère indifférente. Dans un voyage qu'il avait fait à Vermont, il avait emmené Evangéline, et il avait décidé sa cousine, miss Ophélie Saint-Clare, à revenir avec lui. Il rentrait dans sa résidence du Sud quand nous l'avons présenté à nos lecteurs.

Maintenant que les dômes et les clochers de la Nouvelle-Orléans sont en vue, il est temps d'esquisser le portrait de miss Ophélie.

Quiconque a voyagé dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre doit avoir vu dans quelque frais village plus d'une grande ferme, précédée d'une cour herbeuse, ombragée par l'épais feuillage de l'érable à sucre. Rien n'est perdu ni en désordre ; il n'y a pas un piquet de travers dans les barrières, pas une parcelle de litière sur le gazon de la cour. Des buissons de lilas croissent sous les fenêtres. La maison se divise en vastes pièces, où tout est rigoureusement à sa place, où tous les soins du ménage s'accomplissent avec la ponctualité de la vieille horloge qui tinte dans un coin ; contre les murs de la salle où se tient la famille, se dresse un corps de bibliothèque vitré, qui renferme l'*Histoire ancienne* de Rollin, le *Paradis perdu* de Milton, la *Marche du pèlerin* de Bunyan, l'abrégé de la Bible, et quelques autres livres également respectables. On ne voit point de domestiques errer dans la maison ; la maîtresse du logis, coiffée d'un bonnet blanc, les lunettes sur le nez, coud dans l'après-midi au milieu de ses filles, comme si elles n'avaient pas autre chose à faire. Elles ont achevé leur ouvrage durant la première partie de la matinée, à une heure qu'elles ont eu déjà le temps d'oublier.

(1) Voir *La Ruche Littéraire* des mois de Mars et d'Avril.